
M A N U S C R I T

ANA CONTRE LA MORT

de Gabriel Calderón

traduit de l'espagnol (Uruguay) par Laurent Gallardo

cote : ESP22N1273

année d'écriture de la pièce : 2021
année de traduction de la pièce : 2021



*À mes parents qui, avec amour, douleur et dignité,
survivent à ma sœur.*

*Avant de devenir dissolution, la mort est affrontement. Courage
de la défier, aussi vain que ce soit. Courage de cracher
au visage de la mort.*
ELIAS CANETTI

*Le problème le plus profond :
celui de l'immortalité
du crabe, qui a une âme,
une vraie petite âme...
Et si le crabe meurt
dans sa totalité,
avec lui, nous mourrons tous
pour l'éternité.*
UNAMUNO

*MACHA. Quand on prend le bonheur par bribes, par petits bouts,
et puis qu'on le perd, comme moi, peu à peu, on devient plus
grossière, on devient méchante.*
TCHEKHOV

PERSONNAGES

ANA

LA DOCTEURE

LA MEILLEURE AMIE

LE DEALER

LE POLICIER

L'AVOCATE

LA TUEUSE A GAGE

L'AUTRE AMIE

LA JUGE

L'INFIRMIERE

LA DOCTEURE N° 2

LA CAMARADE DE CELLULE N° 1

LA CAMARADE DE CELLULE N° 2

Il y a 13 personnages mais la pièce peut être jouée par 3 actrices ou ne pas l'être, comme toujours.

SCENE 1

ANA et LA DOCTEURE dans le dispensaire de l'hôpital.

ANA.

Et je ne sais pas d'où lui est venue cette passion pour les chevaux.
Il aimait les voir courir.
Parce que lui aussi aimait courir.
Et moi ça m'a brisé le cœur.
Quand vous m'avez annoncé qu'on devait l'amputer d'une jambe,
vous m'avez brisée en deux.
Je me suis dit : oh non, pas la jambe.
Il aimait tellement courir.
Il entrait chez nous en courant,
il sortait en courant,
il se déplaçait partout à la vitesse de la lumière.
Je lui disais : un jour tu vas tomber et tu vas t'estropier,
un jour tu vas te prendre une beigne,
mais il n'arrêtait pas de courir.
Comme si sa vie lui échappait, comme s'il devait la vivre à toute allure.

...

Et puis...

Quand il s'est réveillé après l'opération, il m'a dit :
— Je vous ai déjà raconté ce qu'il m'a dit ?—
« Maman, quand un cheval perd une jambe, on le sacrifie ».
Je lui ai répondu : « Tu es fou »,
« Tu n'es pas un cheval ».
« Tu es un homme ».
« Tu es plus qu'une jambe ».
« Ne dis pas ce genre de choses,
arrête de penser ça ».
Et il ne l'a plus dit,

plus jamais, m'a-t-il dit.
Je ne sais pas s'il y pensait encore.
Mais il ne m'en a plus parlé.

LA DOCTEURE.

Bien qu'il n'en parle pas à sa mère, bien que l'enfant soit encore un enfant, bien qu'il soit abattu comme peut l'être un enfant quand on lui annonce qu'on va l'amputer d'une jambe, bien qu'il soit triste comme l'âme de l'innocence quand on lui arrache tout espoir, malgré ce poids gigantesque, cet enfant, qui se tient face à sa mère, ne pleure pas. Il la scrute d'un regard suspect, en fronçant les sourcils, en écoutant les raisons qui justifient l'amputation de sa jambe. Et c'est émouvant de voir comment cet enfant, qui n'est pas encore préparé au monde, assume avec tristesse et aussi avec courage l'idée de l'amputation. Il se mordille nerveusement la lèvre supérieure, comme s'il envisageait toutes les possibilités, sans vraiment comprendre celle qui se tient face à lui. Quand on lui a annoncé qu'il allait devenir chauve comme un petit vieux, il l'a accepté, parce qu'il a aussi compris que ses cheveux allaient repousser et qu'un jour le petit vieux redeviendrait un enfant. Quand on lui a dit qu'il aurait tout le temps la nausée, qu'il maigrirait, qu'il perdrait l'appétit, il l'a compris et l'a accepté avec l'espoir qu'un jour il pourrait à nouveau manger de bonnes choses et qu'il viendrait à bout de cette maladie qu'on ressent sans jamais la voir. Mais, maintenant, qu'est-ce qu'on allait faire de sa jambe ? Et pourquoi on ne la lui rendrait pas ? Quelque chose d'aussi définitif échappe nécessairement à la compréhension d'un enfant. Il ne sait pas encore ce que veut dire « pour toujours », mais il comprend que ça durera longtemps et que, pour courir comme il aime courir, il a besoin de ses deux jambes, pour que la petite fille qui lui plaît tant lui dise qu'il court vite, il a besoin de ses deux jambes, pour être plus fort au foot que son meilleur ami, il a besoin de ses deux jambes, pour voler des bonbons sans se faire prendre, pour porter des baskets à la mode, pour monter les escaliers, pour sortir de chez lui, de l'école, de l'étude, pour tout cela, il a besoin de ses deux jambes. Et à cet instant précis, lui, qui a essayé d'être un petit homme courageux, comme dit sa mère, laisse échapper une larme toute chaude qui coule sur sa joue. Et sa mère, qui croyait jusque-là que son fils réagissait avec maturité à une telle épreuve, perçoit cette larme et elle comprend que cela est naturel, que c'est un enfant et que l'amputer d'une jambe revient à lui arracher l'âme. La mère essuie alors cette larme avec ses doigts d'ouvrière, lui relève le menton et lui dit : « On ne pleure pas pour ça, on ne pleure que pour les choses graves ».

ANA.

Je me souviens encore du jour où notre vie a changé.
C'est grâce à vous, docteur, que notre vie a changé.
Le jour où vous nous avez appris qu'il existait un appareil appelé « prothèse ».
Moi, je croyais que c'était pour les dents.
Mais vous nous avez donné de l'espoir, docteur.
Ça n'a pas été facile, ça n'a pas été gratuit, ça n'a pas été simple.
Mais ça a été comme un miracle.

On a tous économisé,
pièce après pièce,
les amis, la famille, les voisins.
Moi, j'étais effrayée.
Après tous ces efforts.
Tous ces doutes.
Et si ça ne fonctionne pas ?
Et si ça ne sert à rien, si ça ne lui plaît pas, s'il tombe et se casse la seule jambe qui
lui reste ? Mais, hier, en ouvrant la porte et en le voyant debout,
fier, imposant,
comme un cheval, docteur,
je me suis mise à pleurer.
En mon fort intérieur, sans rien montrer.
Mais j'ai pleuré,
en voyant mon petit poulain qui se tenait face à moi, si noble,
si fier,
si droit.

(LA DOCTEURE est sur le point de parler mais ANA continue.)

ANA.

Oui, je sais que vous avez des choses à me dire,
mais avant, je veux vous parler.
Je sais que je n'ai pas été très bavarde jusque-là,
mais aujourd'hui je me suis dit :
« Il faut que je lui parle,
j'ai des choses à lui dire. »
Vous savez ce que m'a dit mon fils aujourd'hui ?
« Maman, je vais aller danser,
je vais aller danser pour étrenner ma jambe ».
Comme s'il étrennait une nouvelle paire de chaussures ;
les choses les plus simples sont celles que l'on regrette le plus.
Et je vous assure que ça m'a touchée.
Mon fils qui danse à nouveau.
Demain, il va à un concert.
Et la semaine prochaine, il veut reprendre le sport.
Je lui ai dit : « Fais attention, vas-y petit à petit » ;
mais en réalité ça me fait tellement du bien de le voir aller vite.
Je me suis alors souvenue qu'aujourd'hui je vous voyais.
Et j'ai pensé : « Ana, tu dois offrir quelque chose à la docteur ».
Je n'ai pas d'argent,
je n'en ai jamais eu,
vous le savez bien,
vous m'avez tellement aidée,
mais je me suis dit : « Peu importe,

un jour de plus, c'est un jour de vie, n'est-ce pas ? »
Oui, vous nous avez aidés,
vous m'avez toujours donné espoir.
Et hier je me suis dit :
« Fais quelque chose pour la docteure, couds-lui quelque chose, cuisine pour elle ».
Alors, je vous ai préparé ce petit rien.
Je ne sais pas cuisiner mais je vous ai fait des biscuits.
Ils ne doivent pas être très bons.
S'ils sont vraiment mauvais, dites-vous que c'est le geste qui compte.
Parce que le temps est venu d'aller de l'avant,
de se remettre à cuisiner,
de penser au dîner,
au petit-déjeuner,
de faire des projets,
de sortir à nouveau,
d'aller danser et écouter de la musique,
d'être préoccupée parce que je ne sais pas à quelle heure il va rentrer,
d'avoir peur, mais maintenant c'est une autre peur, une peur idiote, une peur de
tous les jours, une peur sans importance.
Cette peur-là me manquait.
J'en avais assez de l'autre peur,
de cette peur mortelle.
Vous me comprenez...
Cette... peur... cette peur immense.

LA DOCTEURE.

Ana.

ANA.

Oui, je parle trop.
Docteure, vous savez ce que vous représentez pour moi, pour nous, pour tout le
monde.
Vous êtes la vie, docteure.
Les gens ne veulent pas aller voir les docteurs.
Tueurs de bien-portants, voilà comment ma mère vous appelait.
Mais vous êtes des tueurs de morts, oui..., vous...
Des tueurs de morts.
Des tueurs de peines.

LA DOCTEURE.

Ana.

ANA.

Laissez-moi parler, je suis nerveuse, mais je dis des choses importantes,
que je dois dire.

Parce que maintenant que cette histoire de douleur,
de tristesse,
et d'injustice s'achève,
oui, cette histoire a été injuste, nous avons dû vivre des choses que personne ne
devrait vivre et, moi, je n'oublie pas. Non, je n'oublie pas votre rôle dans cette
histoire. Et maintenant qu'elle prend fin...

LA DOCTEURE.

Ana, laissez-moi parler.

ANA.

Non, s'il vous plaît, je veux terminer, j'en ai pour une seconde. Vous parlerez après.
Comme vous parlez d'habitude et, moi, je vous écouterai. Vous me demandiez
toujours ce que je pensais mais, moi, je ne pensais pas, j'étais inondée
d'informations, accablée par les informations. Littéralement noyée. J'étais muette.
Mais maintenant que tout est fini, il me paraît juste, docteur, avant que tout le
monde oublie et s'en aille et qu'on ne se revoie peut-être plus, de vous remercier
pour tout. Merci, docteur.

LA DOCTEURE.

Ana, il faut que vous m'écoutez et que vous vous calmez.

ANA.

Oui, docteur, merci. Votre travail est inestimable, docteur.
Voilà, je me tais.

LA DOCTEURE.

Ana... C'est revenu...

ANA.

Quoi donc ?

(Pause.)

LA DOCTEURE.

... C'est revenu...

...

ANA.

Où ça ?

...

LA DOCTEURE.

Dans le corps de votre fils.

...

ANA.

Comment ? Vous ne l'avez pas extirpé ?

LA DOCTEURE.

Si mais c'est revenu.

...

ANA.

Comment ça « c'est revenu » ?

LA DOCTEURE.

Ça arrive parfois...

ANA.

Comment est-ce possible ? Où est-ce qu'il est revenu ? Comment il s'y est pris pour entrer à nouveau ?

LA DOCTEURE.

Ça arrive parfois.

ANA.

Non, pas maintenant. Il doit y avoir une erreur dans vos analyses. L'autre fois, quand il était vraiment malade, quand tout a commencé, il avait une bosse à la jambe, ça lui faisait mal et... non, non, maintenant, il n'a mal nulle part. Il y a quelque chose qui ne va pas.

LA DOCTEURE.

Les derniers examens de contrôle montrent que c'est revenu. Il a des métastases à divers endroits, c'est rare pour ce type de cancer mais ça arrive.

ANA.

Où ça ? Il n'a rien, il n'a mal nulle part. Hier, il est sorti... danser, avec sa prothèse, et ses amis, il était content, il respirait bien. Non, non, il y a quelque chose qui ne va pas, c'est le dossier d'un autre patient, vous vous trompez. Ce n'est pas revenu. Il va mieux, hier il est sorti, là il est à la maison, et aujourd'hui il sort à nouveau, il va à un concert d'un groupe qu'il aime bien, et son visage n'est pas celui d'un malade. Rien n'est revenu. Rien ne reviendra jamais.

LA DOCTEURE.

Il va venir à l'hôpital pour passer de nouveaux examens.

ANA.

Non (*De plus en plus nerveuse.*) Non, non, plus d'examens. Lui, moi, son corps, on ne pourra pas le supporter. Il est heureux parce que c'est fini, ne ruinez pas tout maintenant. Ce n'est pas bien, docteur. Qu'est-ce que vous êtes en train de me dire ? Pourquoi vous me faites ça ? Pourquoi vous nous faites ça ? Qu'est-ce qui vous arrive ? Qu'est-ce que vous avez contre nous ? Mon fils est à la maison, avec ses deux jambes, ne l'alitez pas à nouveau, ne l'hospitalisez pas à nouveau, il ne veut plus vomir. On ne peut pas. On ne peut pas revivre ça. (*Elle respire avec difficulté.*)

LA DOCTEURE.

Calmez-vous, Ana.

ANA.

Me calmer ? Comment voulez-vous que je me calme ? C'est la dernière chose qu'on puisse me demander. Je suis désespérée.

LA DOCTEURE.

Mais maintenant il faut vous calmer et être forte.

ANA.

Je ne peux pas me calmer, je ne suis pas forte, parce que je n'ai plus de forces, je ne sais même pas comment on a pu survivre à tout ça. Si j'ai été forte, je ne le suis plus. Maintenant, j'ai peur.

LA DOCTEURE.

Vous voulez qu'on prévienne quelqu'un ?

ANA.

Comment je vais faire ? Je ne sais plus comment faire. Je ne crois pas qu'on puisse le refaire.

LA DOCTEURE.

Le nouveau traitement sera sans doute plus cher, mais il y a des aides.

ANA.

Je les ai déjà demandées, je les ai déjà utilisées, j'ai frappé à toutes les portes. Ce n'est pas juste !

LA DOCTEURE.

Nous allons vous aider. Nous allons vous accompagner.

ANA.

Et en quoi votre aide m'est-elle utile ? Depuis que vous m'aidez, je ne fais que tomber, tomber, tomber, et maintenant je ne sais pas si je vais pouvoir me relever, je n'ai même plus la force de regarder mon fils et de lui dire...

LA DOCTEURE.

Vous devez être forte.

ANA.

Non ! C'est à vous d'être forts, d'être meilleurs ! Vous devez progresser ! Qu'est-ce que vous faites ? Vous avez amputé une jambe à mon fils, vous lui avez fait perdre ses cheveux, vous l'avez bourré de produits chimiques et tout ça pour lui extirper quelque chose qu'on ne voyait même pas. Et maintenant vous me dites que c'est revenu ? Mais quel genre de médecins êtes-vous ? Qu'avez-vous étudié ? A quoi servent toutes vos études si vous ne pouvez pas éviter qu'un enfant souffre comme ça ?

LA DOCTEURE.

On ne peut pas tout, Ana.

ANA.

Eh bien, vous devriez, vous n'êtes que des menteurs. Vous vous vantez constamment des progrès de la médecine et vous n'êtes même pas capables de sauver la jambe de mon fils. Toutes vos études sont pour les riches, vous passez votre temps à inventer pour eux des crèmes antirides, des remèdes pour ne pas qu'ils perdent leurs cheveux, pour qu'ils maigrissent sans bouger, mais quand il faut inventer quelque chose pour sauver la jambe d'un enfant pauvre, alors là... vous invoquez les limites de la science, les « on a fait ce qu'on a pu », les « on ne sait pas tout ». Peut-être que les riches se contentent que vous les débarrassiez de leurs pellicules ou que vous leur tiriez la peau mais, moi, j'attends plus de vous. Je veux que vous gagniez cette guerre, ne me demandez pas de faire des efforts, c'est à vous d'en faire, appelez vos amis, mobilisez un bataillon s'il le faut. Vous avez promis de soigner mon fils et maintenant vous devez gagner contre la mort. Plus de jambe amputée, plus de cheveux qui tombent, plus de nausée. Je veux que vous gagniez contre la mort, sinon vous n'êtes pas de vrais docteurs, vous êtes..., vous êtes...

SCENE 2.

ANA et LA MEILLEURE AMIE chez cette dernière.

LA MEILLEURE AMIE.

Quelle bande de fils de pute !

ANA.

Ce ne sont pas des fils de pute, ils font ce qu'ils peuvent.

LA MEILLEURE AMIE.

Ça va recommencer ?

ANA.

Oui, ça va recommencer.

LA MEILLEURE AMIE.

Moi, je n'ai plus d'argent...

ANA.

Je ne suis pas venue te demander de l'argent.

LA MEILLEURE AMIE.

Oui, mais si j'en avais...

ANA.

Je sais.

...

LA MEILLEURE AMIE.

On va t'aider.

ANA.